

M. DE CHAMBLY

Le *Bulletin des Recherches Historiques*, publié à Lévis, s'occupe de Jacques de Chambly, capitaine au régiment de Carignan, et demande où il mourut. Je lui réponds qu'il termina ses jours aux îles de la Martinique, dont il était gouverneur. Ceci m'a été prouvé par M. J.-O. Dion, gardien du fort de Chambly, très renseigné sur tout ce qui regarde cet endroit historique.

Mais, il y a plus à dire au sujet de ce nom de Chambly, et je réserve mes notes là-dessus pour le MONDE ILLUSTRÉ. D'abord, un écrivain anglais s'est donné la peine d'étudier l'origine du nom. Il a demandé aux cultivateurs de Laprairie ce que cela voulait dire, et on lui a répondu : "J'sais pas." Très satisfait de cette réponse, notre homme en conclut que "Chambly" ne signifie rien, c'est pourquoi il a recours à son imagination, car faute de certitude il est permis d'inventer une étymologie. Le voilà en travail, et il tombe sur les mots "champ de blé" que les imbéciles de Canadiens ont dû transformer en "chambly". Ayant trouvé ce trait de lumière, il ne fut pas question d'en savoir davantage.

Sur le compte de M. de Chambly, on s'est trompé si souvent, que j'hésite à prendre la plume pour parler de lui.

Un auteur canadien a dit que M. de Chambly avait refusé Mlle de Chauvenet. Mettons qu'il l'a épousée, c'est plus juste.

Mais quand a eu lieu ce mariage ? J'observe que François Hertel se maria à Montréal, le 2 septembre 1664, avec Marguerite de Chauvenet, laquelle était fille de Raymond de Chauvenet, capitaine au régiment de Brimon. Elle était venue en Canada avec Mme de la Peltrie, pour se consacrer à l'instruction des jeunes sauvages. Il faut croire qu'elle avait amené sa sœur, puisque cette dernière épousa M. de Chambly. On ne connaît pas la date de ce mariage.

L'automne de 1665 M. de Chambly érigea le fort Saint-Louis, sur la rivière Richelieu. Par la suite, on appela fort ce du nom de Chambly.

En 1670, M. de Chambly était en Acadie, avec Hubert d'Andigny de Grandfontaine, Marson de Joybert de Soulanges, l'enseigne Villieu et l'enseigne Vincent de Saint-Castin.

Le comte de Frontenac, arrivé de France l'automne de 1672, donna à M. de Chambly le commandement de toutes les habitations "depuis la Rivière-du-Loup à celle de Saint-François jusqu'au Long-Sault, à l'exception de l'île de Montréal." Le Long-Sault est au-dessus du lac des Deux-Montagnes, la rivière du Loup est la rivière Châteauguay, la rivière Saint-François est Saint-François du lac Saint-Pierre.

Frontenac ajoute que l'habitation du fort Saint-Louis, où réside M. de Chambly, est la plus jolie de tout le Canada.

M. de Chambly avait, de plus, le commandement des troupes de la colonie.

En 1673, on revoit M. de Chambly en Acadie, commandant à Pentagoët. L'année suivante, il fut attaqué par un corsaire hollandais et rendit son fort. Bientôt M. de Grandfontaine partit pour la France, et M. de Chambly le remplaça à la tête de l'Acadie.

Ici, nous tombons dans un fouillis de dates qui ne vont point ensemble, toutefois il est évident que, en 1679, M. de Chambly fut envoyé au gouvernement de la Grenade, et en 1680 à celui de la Martinique, où il mourut. Tanguay, *Dictionnaire* I, 305, le fait tuer en Italie, et c'est à cause de cette contradiction que le *Bulletin des Recherches* demande des renseignements. Il est bien à désirer que le

Bulletin vive et prospère, car nous avons un millier de questions historiques à éclaircir. Un millier, que dis-je ! plusieurs milliers. Rien que dans un seul ouvrage qui traite de nos familles, j'ai fait huit cents corrections ; ce livre est (non corrigé) dans toutes les familles.

La seigneurie de Chambly, accordée en 1672 à M. de Chambly, passa à madame François Hertel, dont un fils perpétua le nom de Chambly en l'adoptant. C'est pourquoi nous avons eu les Hertel de Chambly durant un siècle et plus.

Benjamin Sulte

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 18 novembre 1895.

La température continue à être douce et agréable, et le soleil de briller gaiement.

Cependant, cet astre si beau était sans doute en promenade hier, dimanche, car madame la Pluie avait trouvé bon de nous cracher son humidité à la face.

C'est ce que j'ai constaté en allant voir l'inauguration du monument de l'exquis, du délicat et impérissable poète, Emile Augier.

On a voulu, et on a eu raison, faire revivre dans le bronze celui dont la renommée ne connaît jamais la mort ; ses œuvres suffisaient à rendre son nom immortel, mais des amis ont estimé que ce ciseleur de la sublime pensée méritait que le burin de l'artiste retraçât une figure qui a droit au respect et à l'admiration de la France lettrée.

La statue, signée : Barrias, a été élevée en face de l'Odéon—témoin des premiers succès de l'illustre auteur de *l'Aventurière* et de la *Comédie*.

Les gloires de la littérature : Paul Bourget, Alexandre Dumas, Arsène Houssaye, Victorien Sardou, François Coppée, de Hérédia, Jules Simon, et une foule d'autres, étaient venus saluer les traits aimés du grand disparu.

* *

Vendredi, 22 novembre,

Deux mots des théâtres qui—parmi ceux ayant l'obligeance de me faire le "service de faveur" au nom du MONDE ILLUSTRÉ—méritent vraiment la présence de nos compatriotes venant admirer à Paris les chefs-d'œuvres de l'art.

La Comédie-Française, la Renaissance, que dirige Mme Sarah Bernhardt, les Bouffes-Parisiennes, la Gaieté, le Palais-Royal et Cluny, donnent presque toujours de splendides pièces et spectacles où l'art est respecté et les fœurs presque inconnus.

On ne peut pas en dire autant de tous les théâtres.

L'Olympia a, de ce temps-ci, dans son programme, le plus féérique et gracieux ballet qu'il soit possible de voir.

J'oubliais de parler de la Porte Saint-Martin où Coquelin aîné tient actuellement le principal rôle, dans *Messire Duguesclin*.

Le président de la République et le roi du Portugal donnèrent eux-mêmes le fréquent signal des applaudissements, le soir de la première, et, depuis, un public nombreux va applaudir chacune des très belles soirées de la Porte Saint-Martin, malgré la sévère critique que fit Catulle Mendès, mécontent de la pu-

deur observée dans *Messire Duguesclin* par le patriote poète-auteur, Paul Déroulède.

* *

A partir de la semaine prochaine, je commencerai à envoyer toute une série de vues et de portraits venant de M. G. Boscher, le très artiste photographe du MONDE ILLUSTRÉ, à Paris.

* *

Aujourd'hui, la bise est froide, le soleil absent, le ciel gris-bleu avec quelques taches jaunes-roses révélant la cachette de l'astre qui nous boude.

Mais Paris est aussi vivant que jamais, et il semble que c'est en souriant que la grande métropole trotte dans la vie.

Raoul Boscher

LE NOEL DES VIEUX

Ils étaient très vieux et très pauvres : lui cassé, ridé, flétri, les cheveux tout blancs, le dos voûté, les pieds goutteux, toussant, crachant, s'essouffant au moindre effort ; elle, cassée, ridée comme une pomme de l'avant-dernier automne, flétri aussi, les cheveux gris, le dos voûté, le menton branlant, l'œil éteint, mais alerte encore quand il s'agissait de servir son mari.

Car ils s'aimaient autant qu'au premier jour, ces deux époux arrivés ensemble aux limites de l'âge ; ils ne se querellaient jamais, et c'était touchant, en vérité, de voir les soins qu'ils avaient l'un pour l'autre.

La chambre qu'ils habitaient et qui servait tout à la fois de dortoir, de salle à manger, de salon et de cuisine, était plus que modeste.

L'été, ils partageaient cette chambre avec beaucoup de mouches, et, l'hiver, avec un petit chien, leur seul ami, leur seule distraction ; et encore fallait-il le nourrir, ce petit chien, quand ils avaient eux-mêmes si peu à manger ! De quoi vivaient-ils ? Le mari tressait des paniers, la femme ravadaait des bas comme elle pouvait ; elle était obligée de rester inactive une partie de la journée, égrenant son rosaire, car sa vue baissait beaucoup depuis quelques mois ; mais elle ne le disait pas pour ne point inquiéter son mari.

De son côté, le pauvre vieux tremblait de plus en plus ; bientôt ses mains sans force ne pourraient qu'à grand-peine manier la paille et l'osier ; mais il taisait son angoisse, lui aussi, afin de ne pas tourmenter la chère vieille.

Comment vivraient-ils, bientôt ?...

Et Dieu sait combien il fallait peu pour contenter ces pauvres estomacs de vieux ! De la soupe le matin, de la soupe le soir, et, les jours de fête, un petit hâchis de bœuf pour les fortifier.

Quand Bernardin, le vieux, voulait faire une surprise à sa compagne, il lui apportait un petit quart de café qu'elle partageait avec lui le dimanche, sans en perdre une goutte.

Quand Bernardine, la vieille, voulait faire une surprise à son compagnon, elle mettait devant lui un petit paquet de tabac ; et, à le regarder fumer béatement sa pipe, elle éprouvait autant de plaisir que lui.

Et si vous aviez vu comme leur petit logis était tenu proprement ! Tout brillait, depuis les carreaux jusqu'aux assiettes d'étain ; mais Bernardine était essouffée quand elle avait frotté tout cela.

Son bonnet blanc demeurait toujours net, comme sa robe d'indienne en été, de bure en hiver, et comme son tablier de toile.